

Quelques propositions inspirées de la psychanalyse pour augmenter la rigueur en recherche qualitative

Martin Drapeau

Université du Québec à Montréal

Robert Letendre

Université du Québec à Montréal

Les auteurs s'inspirent de la psychanalyse dans le but d'aider à assurer la rigueur en recherche qualitative en resituant le sujet et le chercheur au centre du processus de recherche. Ils proposent ainsi que le chercheur gagne à s'investir dans la relation avec le sujet. Il est cependant primordial de proposer certaines balises pouvant faire en sorte que cette interaction et les étapes suivantes de la recherche soient crédibles et empreintes de rigueur. Tout en présentant plusieurs concepts méthodologiques, ils suggèrent notamment que le chercheur embrasse le plus pleinement sa subjectivité et qu'il ait recours à un « tiers ».

The authors explore the advantages of considering psychoanalytic theory when elaborating and pursuing qualitative research. While most study projects tend to exclude the researcher with hope of greater objectivity, the authors suggest that the researcher be fully integrated into his project. However, this can only be done by assuring certain limits. It is therefore proposed that the researcher undergo a personal introspection through therapy or psychoanalytic cure. It is also suggested that the use of a "third party" is an important step towards greater rigor.

Tant que l'homme ne maîtrisait pas la nature -et il est loin d'en avoir fait le tour- il promettait la souveraineté. La conquête historique de la nature l'obligeait à mettre en avant des valeurs conjecturales dont la vérité devait être établie une fois la valeur devenue être. Mais l'être a cédé au possible son rôle de catégorie motrice de la pensée. La valeur a déserté l'horizon mondain et l'homme est devenu dépendant de la technique (Huber, 1988: 1).

Après deux solides gifles à la joue de Narcisse, celles-là même infligées par Copernic et Darwin, la psychanalyse en infligea une troisième. Souvent rappelée dans les écrits et les discours psychanalytiques, cette constatation que la science peut avoir des effets secondaires laisse difficilement présager comment cette méthode d'investigation qu'est la psychanalyse pourrait redorer les blasons de l'homme et prétendre lui redonner une place centrale. Car voilà justement l'une des révolutions que proposa la méthode psychanalytique, celle de rendre à l'individu sa parole, opérant un renversement de positions quant à la possession du savoir chez le clinicien et le patient, présumant donc, comme l'écrivait Le Guen, que « celui qui écoute (et donc qui juge) en sait moins sur celui qui parle que n'en connaît celui-ci (fut-ce à son insu) » (Le Guen, 1989). En ce sens, la recherche de savoirs gagnerait à se faire dans une ouverture la plus complète possible, passant idéalement du *questionnaire préétabli* et de la *grille d'entrevue* à la *parole* et à la *rencontre*. L'enquête des manifestations de l'inconscient dans la parole et la rencontre ne peut qu'être facilitée grâce à une méthode d'investigation inspirée de la psychanalyse,

... laquelle méthode d'investigation consiste essentiellement dans la mise en évidence de la signification inconsciente des paroles, des actions, des productions imaginaires d'un sujet. Cette méthode se fonde principalement sur les libres associations du sujet qui sont le garant de la validité de l'interprétation. [Mais] l'interprétation psychanalytique peut [aussi] s'étendre à des productions humaines pour lesquelles on ne dispose pas de libres associations (Laplanche et Pontalis, 1967: 351).

Nous proposons ainsi comme hypothèse, par notre appui sur la psychanalyse, qu'il existe un inconscient, donc que le Moi n'est pas toujours maître chez lui et que certains conflits échappent à l'individu et le trahissent (Lepage et Letendre, 1998). Forcément, ceci pose la question des manifestations transférentielles et contre-transférentielles¹, c'est-à-dire de l'instauration d'une relation entre deux psychismes au-delà du concret, fait inévitable dans toute relation humaine comme l'a d'ailleurs démontré Freud dans La dynamique du transfert (1912). Il semble alors impératif de considérer la nature de cette relation en situation de recherche. Cela est d'autant plus vrai que la technique

psychanalytique, ultimement à visée thérapeutique, il est vrai, a servi Freud et d'autres en dehors de la cure. Pourtant, certains écrits scientifiques invitent à exclure le chercheur et toute subjectivité (voir, notamment, Gilbert, 1998). Ils proposent des techniques dont l'homme devient bien souvent dépendant afin de tenter un effacement le plus radical possible de son implication, rendant ainsi suspectes certaines tentatives pour permettre à l'esprit de s'exercer au-delà d'une évaluation à l'aide de tests. Le problème pourrait cependant être, au contraire, que le chercheur n'a pas suffisamment embrassé sa subjectivité, car tenter de la contourner risque de l'inviter à agir à son insu, encore plus subtilement (Brillon, 1992)². Elle est inévitable dès les premiers moments d'une recherche, dès l'instant même où le chercheur a une idée ou une intuition, de sorte qu'il ne cherchera que ce qui pose question à lui-même ou y trouve écho et ce, jusqu'à la fin du processus (Eisner, 1997; Schlesinger, 1994).

Le but de notre réflexion est d'explorer en quoi la psychanalyse peut offrir des pistes d'intérêt en recherche qualitative, du début d'un projet de recherche jusqu'aux deuils à devoir faire pour le compléter, c'est-à-dire en passant par l'élaboration du projet, l'entrevue et l'analyse du sens de la rencontre. Il s'agit donc d'élaborer un devis qui se verrait inspiré de la psychanalyse sans se limiter, comme c'est par exemple le cas dans bon nombre de recherches en psychodynamique, à l'utilisation de concepts métapsychologiques. Sans pour autant se méprendre en considérant comme ultime référence la situation de cure analytique et sans estimer ce type de recherche comme étant un « sous-produit de la cure » (Lepage, 1999; communication personnelle³), nous visons néanmoins à profiter de ce que la clinique aura su nous enseigner.

1. Les motivations ou prémisses incontournables à la construction d'une recherche

La si célèbre exclamation « Eurêka » est bien immanquablement précédée de celles, moins populaires ou plus discrètes, de « je n'y comprends rien » ou « je me demande ». Voilà donc qu'un projet de recherche naît, qu'il s'offre à une élaboration éventuelle. Il est encore ambigu, incertain, peut-être même au risque d'avorter; mais aussi court-t-il la chance que son concepteur le mette en action. D'une façon comme de l'autre, cependant, il est déjà orienté selon différents vecteurs et ne peut prétendre à une objectivité aseptisée de laboratoire de chimie car il est le fruit des multiples contraintes externes (comme, entre autres, l'organisme subventionnaire ou les échéanciers) mais aussi d'une émotion, d'un sentiment, d'une inquiétude ou d'un désir, bref, d'une subjectivité. Prendre appui sur la théorie psychanalytique implique de refuser le hasard pour accepter que rien n'est fortuit, y compris le choix de la profession ou le choix de thèmes de recherche. Malheureusement, ceci semble parfois si évident qu'il peut nous être facile de l'oublier.

De toute évidence, ceci complique l'entreprise de la recherche, car avant même que son fonctionnement ne soit élaboré, elle trahit notre subjectivité. Le problème est donc encore plus grand si l'on prend le temps de se questionner sur celui qui se questionne, c'est-à-dire sur ce chercheur qui nous informe de ce qui lui pose question et problème, à lui. Il est sociologue, psychologue, travailleur social ou autre, ayant choisi sa vocation et ses intérêts de recherche non par hasard mais pour des raisons bien particulières. Forcément, il cherchera aussi selon ces raisons. Le danger, de toute évidence, est de se limiter à ne trouver que ce qu'il cherche, abîme d'autant plus menaçant qu'il peut lui être inconnu. Samalin-Amboise (1985) résume très bien cet état lorsque, ayant mené une recherche sur les enseignantes à la maternelle, elle écrit: « En effet, mon vécu psychique et social était la cause de la recherche et c'est par ce biais que je l'abordais » (p. 812).

La psychanalyse nous aura cependant rappelé ce danger. Aussi le prend-elle systématiquement en considération en exigeant que tout futur analyste ait mené une cure analytique. La rigueur en recherche devrait ainsi commencer avant même la mise en marche d'un projet de recherche, avant même, aussi, d'en envisager l'élaboration. Il s'agirait donc de mieux connaître ce qui nous motive vers un domaine, vers un thème ou vers une population. Il s'agirait non seulement d'explorer mais aussi de s'approprier le plus véritablement possible ces intérêts pour éviter qu'ils ne nous aveuglent dans notre quête, se trahissant parfois par notre condamnation, notre réparation ou tout autre mécanisme pouvant à première vue faire office de science. Devereux (1980 : 77) souligne d'ailleurs ce danger lorsqu'il écrit : « le savant cherche à se protéger contre l'angoisse par omissions, mises en sourdine, non-exploitation, mal entendus, descriptions ambiguës, surexploitations ou réaménagements de certaines parties de son matériau ». Il importe donc d'éviter, en recherche, que le maillon le plus faible soit celui-là même que nous posons le premier. Le chercheur d'orientation psychanalytique soutient qu'il n'est pas toujours suffisant de se contenter d'une observation systématique et qu'il importe qu'il puisse devenir un participant impliqué dans une relation. Car en effet, selon Patton (1990), la distance face au sujet ne garantit rien d'autre... que l'éloignement du sujet. Si l'on accepte d'explorer la proximité et la subjectivité qu'elle implique inévitablement, il faut alors accepter que cette même subjectivité agira avant même la rencontre avec le sujet. À la suite de Ben Slama (1986), de Brillon (1992) et de Goldberg (1994), nous croyons qu'une recherche ne peut qu'être enrichie par un travail véritable d'introspection chez le chercheur. La théorie de l'inconscient nous invite à dépasser le concret des paroles d'un sujet en postulant que certaines informations ou nuances lui échappent. Ceci implique cependant que le chercheur lui-même n'est pas libre de points aveugles qui auront un impact direct sur la recherche qu'il mène, et ce, bien avant de s'y plonger. Ceci implique aussi qu'il ne peut se présenter *tabula rasa*, libre de toute hypothèse, théorie, conviction, intuition ou, du moins, réflexion. Par contre, comme il ne peut prétendre être entièrement maître de la rencontre avec les sujets, il n'en demeure pas moins responsable du dispositif de recherche en ce qu'il a de rigoureux.

2. De la collecte de données à la co-construction du sens de l'expérience

Plusieurs approches et perspectives théoriques proposent que le chercheur participe à la relation avec le sujet de son étude, réintroduisant ainsi la notion qu'une recherche peut être enrichie par l'étude de la subjectivité (e.g. Rennie, 1994). Il ne s'agit alors plus d'une collecte de données au sens le plus courant mais plutôt d'une co-construction du sens. En effet, le chercheur ne pourra se contenter de questionner et d'appliquer une grille d'entrevue. Si, véritablement, il décide d'entreprendre une recherche s'inspirant de la psychanalyse tant au niveau de la méthode que de l'interprétation, il devra non seulement participer à cette relation et s'éloigner d'une grille d'entrevue très structurée, mais aussi permettre au sujet d'associer librement, c'est-à-dire de rapporter tout ce qui lui passe par l'esprit, sur le ou les thèmes qui sont soumis à son attention. Le choix de la méthodologie à ce point d'une recherche dépendra évidemment des buts de cette même recherche et de la tolérance du chercheur face à l'angoisse de ne pouvoir se replier sur un schéma d'entrevue. Une entrevue élaborée à partir d'un schéma très précis ne peut prétendre laisser beaucoup de place au sujet mais aura le mérite de faciliter la comparaison des sujets. Au contraire, une entrevue élaborée à partir d'une question très large ou de quelques thèmes eux aussi très larges invitera le sujet à s'exprimer de manière associative –selon une séquence qui n'est pas le fruit du hasard et qui peut d'ailleurs être interprétée– tout en exposant le chercheur au danger de plonger dans l'angoisse de l'inconnu et en risquant de lui compliquer la comparaison des entrevues. De plus, ce second type d'entretien exigera du chercheur qu'il soit en mesure de se laisser surprendre par la relation et par le sujet, l'invitant ainsi à *découvrir* plutôt qu'à se limiter à *confirmer* ou infirmer ses croyances ou ses hypothèses. Ceci implique une ouverture alors qu'il n'est pas inhabituel de vouloir faire la sourde oreille ou se refermer face à ce quelque chose qui nous semble fou, c'est-à-dire qui n'appartient pas uniquement au sujet mais nous rejoint dans ce que nous pouvons réprimer en nous-mêmes. Imposer une causalité ou une catégorisation au sujet ne peut que nous éloigner du sens de son expérience

... –puisque la causalité n'a pas encore lâché sa prise sur les sciences humaines; c'est une hérédité! c'est un peptide! c'est le Double Bind ! c'est le capitalisme! c'est sa mère! c'est sa famille, c'est la société! c'est la main de Dieu! c'est... mais qu'est-ce que cela peut bien ne pas être?, qu'on les classe –en rappelant la finesse du sens clinique de Kraepelin à qui la psychiatrie doit tant – quant à ce que pensent les fous nul ne le sait car nul n'a songé à leur faire lire Kraepelin... (Peraldi, 1978 : 2)

Une rencontre qui permettrait au sujet d'associer librement, c'est-à-dire de rapporter tout ce qui lui passe par l'esprit une fois un thème soumis à son attention, peut certainement donner des informations plus rapprochées de la réalité de ce sujet. De plus, la relation qui s'établit, moins gérée par un cadre stricte dont l'entrevue structurée et la grille d'entrevue sont souvent les représentants, ne pourra se développer que selon la *rencontre* entre le chercheur et le sujet, c'est-à-dire ce lieu où se déploiera une dynamique consciente et inconsciente. Cette rencontre entre deux individus diffère d'un rapport où il s'agirait uniquement d'un lieu d'empathie et d'échange en ce qu'il s'agit aussi d'un processus créateur car deux inconscients sont à l'oeuvre. De cette rencontre surgira ainsi une construction que certains nomment co-pensée (Widlöcher, 1996) ou co-construction (Viderman, 1970; Legrand, 1993). Il semblerait en fait plus approprié de parler de *multiple co-constructions* car celle-ci n'est pas uniquement l'oeuvre du chercheur et du sujet au moment de leur rencontre. Le chercheur se présente, nous l'avons déjà souligné, avec une certaine conception de la problématique qu'il veut étudier. Il s'en construira une représentation à partir de lui-même, c'est-à-dire de sa subjectivité, mais aussi à partir de ce qu'ont pu en dire ceux qui l'ont précédé et ses contemporains ; il s'agirait ainsi d'une première construction qui s'éloigne nettement de la *tabula rasa*. Tout en proposant l'intéressante idée de suspendre toute hypothèse lors de la rencontre éventuelle avec le sujet, certaines méthodologies semblent quelque peu se faire prendre à ce piège en prétendant pouvoir se présenter d'emblée libre de toute influence notable (elles offrent cependant des pistes intéressantes pour l'analyse de l'expérience, ce sur quoi nous reviendrons plus loin; voir, notamment, Gilbert, 1998; Smyth et Holian, 1999). Une deuxième co-construction se produit lors de la rencontre avec le sujet, une représentation issue à ce moment de la conception du sujet et de la rencontre entre cette dernière et celle du chercheur ainsi que de l'analyse de l'entrevue. Finalement, une troisième co-construction, tout comme celles qui suivront par après, sera entreprise dans les échanges suivants avec les pairs et dans l'« après-coup » de la recherche. Comme le souligne Laughlin (1995 : 3; traduction libre), qui résume d'ailleurs très bien ce travail incessant d'élaboration, « nous construisons un sens dans une danse inlassable d'interactions entre plusieurs personnes et l'information recueillie ».

Cette notion de co-construction semble ainsi différer de ce que certains écrits (entre autres : Kandel, 1972) soutiennent, c'est-à-dire que la clinique diffère de la recherche en ce que la dynamique de l'offre et de la demande est inversée. À première vue, en clinique classique, on pourrait penser que le sujet demande et que le clinicien offre. En recherche, ce serait le contraire : le chercheur demanderait et le sujet offrirait. En fait, il semble plus approprié de parler encore une fois d'une véritable rencontre en ce que *et* le chercheur *et* le sujet font *à la fois* une offre et une demande. Chez le chercheur, celles d'être informé d'un sujet et d'offrir un lieu de rencontre et d'écoute et chez le sujet, celles de répondre aux questions du chercheur mais aussi de se livrer et d'être entendu. Il y a ainsi une dynamique qui s'installe, celle d'un échange et d'une intersubjectivité que l'on peut comprendre avec un certain recul. Néanmoins, dans le

cadre de cette rencontre, il y a risque de se perdre ou de se confondre. Certaines méthodologies qui invitent ainsi à s'immiscer et pleinement s'intégrer dans la vie du sujet d'étude, de le côtoyer quotidiennement, dans son environnement, bien qu'extrêmement intéressantes et source de riches informations, comportent justement ce risque d'une sur-identification, c'est-à-dire de se perdre dans le sujet que l'on tente ultimement d'étudier en hypothéquant notre capacité de recul (Smyth et al., 1999).

Une recherche voulant faire preuve de rigueur se devrait donc de considérer ces quelques éléments. Pour éviter la rigidité, cependant, elle devra veiller à ne pas élaborer la totalité de la démarche prévue avant la réalisation de la recherche. En effet, est gage de rigueur la capacité de pouvoir ajuster la méthodologie au fur et à mesure de la recherche afin de toujours rester le plus près possible de la réalité du sujet, sans le perdre par un découpage de ses propos ou l'application d'une grille d'analyse. Il ne s'agit donc pas d'un *check list* ou d'un a priori formel mais d'une progression. Si, comme le soutient Green (1995), il existe un savoir subjectif qui obéirait à des critères autres que ceux des sciences objectives, un savoir propre à l'homme et se distinguant des sciences de la physique, il faut alors constater que nous avons à faire avec un nouvel ensemble de règles. Ces règles, il serait aberrant de vouloir les imposer avec force sur un sujet dont la propriété est de ne justement pas suivre de règles méthodiques. Si règles il y a, tout au plus, ce serait celles du sujet. Le chercheur devra néanmoins pouvoir rendre compte des changements que sa méthodologie aura dû subir en cours de route. Aussi y aurait-il intérêt à ce que le chercheur se prête à quelques entrevues préliminaires afin de s'habituer à la population étudiée, d'avoir un premier contact et un aperçu de ce qui l'attend, y compris ses réactions contre-transférentielles, et de mettre au point son schéma d'entrevue, si telle est la méthode qu'il a retenue. Il semble que la rigueur en recherche qualitative ne soit pas garantie par une accumulation ou une multiplication de techniques et d'astuces que l'on retrouve dans certains manuels ; cette constatation est d'autant plus pertinente que certains concepts, notamment celui du transfert-contre-transfert, y sont littéralement minimisés. Il s'agirait plutôt d'une nécessité à assurer à chaque étape du processus de recherche.

3. L'analyse du sens de l'expérience

3.1 Un premier niveau d'analyse : la primauté du concret

L'étude d'une dimension subjective, c'est-à-dire au-delà d'une description des faits, ne vise ultimement qu'à atteindre une compréhension la plus globale et complète possible de l'expérience étudiée. Dans un premier temps, cependant, il s'agirait peut-être de miser sur une description très concrète et d'étudier le sens de l'expérience d'une façon s'éloignant le plus possible de toute inférence. Le premier niveau d'étude de

l'expérience devrait être très près du dit du sujet, un portrait de ces réalités qui l'habitent et dont il nous parle. La *grounded theory* semble proposer des éléments de grand intérêt à ce point d'une étude (Paillé, 1994) en ce qu'elle nous invite à présenter une compréhension a-théorique, voire une *théorisation a-théorique* des processus à l'œuvre.

Cependant, tout chercheur, même s'il voulait éviter une recension des écrits, ou encore fuir toute discussion, voire réflexion systématique, ne peut éviter de se présenter tel qu'il est : un chercheur, un universitaire, un penseur, un émotif, etc... Il ne pourra éviter de se représenter ce qu'il veut étudier, d'énoncer des hypothèses et de prendre des directions que lui impose son être. Cependant, peut-être est-il possible de reproduire plus *factuellement* les dires d'un sujet : « il dit son père fâché », « il sentait une tension au travail », afin de construire et présenter une compréhension plus descriptive, quoique toujours la compréhension du chercheur, de l'objet d'étude. Mais cette construction sera le plus près possible de ce qu'auront énoncé les sujets et libre d'une articulation théorique systématique. Une telle démarche constitue un pas vers la rigueur en ce qu'elle informe le lecteur des résultats d'un premier niveau d'étude de la problématique qu'il saura le plus près possible de la réalité concrète de la rencontre avec le sujet. Évidemment, la recherche sera menée différemment selon les préoccupations du chercheur. Nous sommes d'avis que si le but de la recherche est de comprendre une *expérience* humaine, il importe d'avoir mené des entrevues avec un nombre suffisamment élevé de sujets pour s'éloigner de l'étude de cas. Il ne s'agit donc plus de comprendre en profondeur ce qui habite un seul individu, mais de saisir les subtilités d'une expérience ou d'une situation en ce qu'elle a de similaire et de différent d'un individu à l'autre (Karsenti et Demers, 2000; Yin, 1994). Un échantillon plus important (Schneider, 1999), sur lequel sera effectuée une analyse comparative, ne pourra en ce sens qu'assurer une plus grande validité interne et externe aux conclusions du chercheur. Il sera d'ailleurs inévitable de grossir l'échantillon si les entrevues sont menées à partir d'une seule ou de quelques peu nombreuses questions. Au contraire, des schémas d'entrevues plus structurés et comportant plusieurs thèmes et questions, malgré les inconvénients qu'ils entraînent (en réduisant par exemple le niveau d'élaboration du sujet), auront peut-être l'avantage de réduire le nombre nécessaire de sujets afin d'en arriver à une saturation des données.

Cette étape de la recherche, comme les suivantes d'ailleurs, ne sera pas effectuée par un chercheur seul, mais par un groupe qui peut en arriver à un consensus avant une première rédaction et adhérer au compte-rendu une fois écrit. Il importe de souligner qu'il semble préférable que l'analyse soit principalement effectuée par le chercheur ayant mené les entrevues. Ceci permet de considérer des facteurs autres que le verbatim dans la compréhension du sujet, comme par exemple, la réaction du sujet au chercheur ou le type de relation qui s'établit (par exemple : le sujet se livre ouvertement, espère bénéficier de la relation ou encore le sujet se montre inquiet; e.g. Caspar, 1995). Il nous est d'ailleurs apparu possible de constater une certaine progression de l'intérêt chez le lecteur en ce qu'en lisant le verbatim, il pouvait lui-même être tenté de poser certaines

questions différentes de celles de l'interviewer ou encore vouloir questionner l'interviewer sur l'atmosphère de la rencontre avec le sujet. En ce sens, dans l'éventualité où le projet est conduit par une équipe plus importante où les chercheurs faisant l'analyse des verbatims ne mènent pas les entrevues, il serait à tout le moins profitable de faire écouter l'enregistrement audio ou vidéo au chercheur devant faire l'évaluation et l'analyse, tout en lui permettant d'échanger avec celui ayant mené l'entrevue. En effet, comme le recours uniquement à un verbatim pose des limites à la compréhension de l'expérience, il semble essentiel de permettre cet échange avec l'interviewer afin d'avoir une compréhension plus complète du phénomène. Il paraît aussi préférable que la retranscription du verbatim soit entreprise par le chercheur lui-même, rapidement après l'entrevue (Legrand, 1993) et qu'elle rapporte toute hésitation, changement dans la voix, lapsus et autre particularité.

Mais si l'on accepte l'hypothèse de l'inconscient, il faut cependant convenir d'aller plus loin que cette première étape d'analyse.

3.2 Un second niveau d'analyse : le pas vers la subjectivité

L'interprétation d'une expérience, en termes psychanalytiques, prend tout son sens dans ce second niveau d'analyse. Il s'agit d'une découverte, d'un passage et d'un signe de reconnaissance qui devra situer chaque élément dans l'ensemble produit par un sujet et, grâce à l'analyse comparative, par tous les sujets. Une analyse par thèmes ne visant pas à articuler l'interrelation de ces thèmes ne peut que briser la cohérence de cet ensemble qu'est le discours du sujet (D'Unrug, 1974). Il s'agit de toute évidence d'un niveau d'inférence plus grand que le premier niveau de l'analyse. Cependant, mener une recherche, c'est aussi risquer ce pas de plus -choisir, décider et vérifier-, c'est-à-dire faire en sorte que la réalité étudiée devienne pensable (pensée) et nommable (nommée; Rennie, 2000). Il importe par contre d'assurer que ceci puisse être fait sans se faire prendre au piège du subjectivisme. Si les méthodologies quantitatives peuvent prétendre à une objectivité par l'instauration de balises que peuvent être les tests et mesures expérimentales, les méthodologies qualitatives ne pourront prétendre s'éloigner du subjectivisme vers une subjectivité qu'en assurant elles-aussi des balises.

C'est dans un tel but que Neck, Godwin et Spencer (1996) ont entrepris de revoir les résultats d'une recherche qualitative qu'ils avaient auparavant menée sur les modes de décision d'un groupe d'intervenants impliqués dans l'un des pires incendies aux États-Unis. Les auteurs ont ainsi repris leur propre recherche en se questionnant quant au risque de *projection* de leur part, laquelle ils définissent comme étant une « tendance à fournir les informations manquantes dans une équation à partir de schémas internes comprenant aussi des données personnelles et subjectives » (traduction de l'auteur : 49-50). Ils reprirent donc les conclusions de leur recherche en soulignant les risques de projection tout au long du processus de recherche et en offrant des explications

alternatives « libres » de toute projection subjective. Dans une critique de l'article de Neck et al. (1996), Kahn (1996) souligne les lacunes de leur définition de la projection. Il établit dans un premier temps plusieurs différentes définitions de la projection, reprochant ensuite aux auteurs de ne pas examiner ce qui les a *motivés* ou *incités* vers une projection particulière et de faire un travail en ce sens incomplet. Kahn (1996) entrepris à son tour de revoir les travaux de Neck et al. (1996) en soulignant non seulement les risques possibles de projection mais en suggérant aussi quelques hypothèses quant aux raisons de ces projections. Il proposa ainsi plusieurs éléments qui furent par la suite corroborés par les auteurs (Godwin et Neck, 1996). Parmi ceux-ci, l'un des éléments centraux ayant été à la base de plusieurs projections fut le désir de maîtrise des chercheurs et la crainte concomitante de ne pas avoir le plein contrôle. Selon les auteurs eux-mêmes, cet élément revêtait un sens particulier pour eux au moment de l'analyse de leurs données (voir Godwin et Neck, 1996, pour une discussion détaillée). Ceci rejoint sans contredit les commentaires de Salner (1999) quant à la tendance de tout chercheur à plonger malgré lui dans une « auto-déception ». Celle-ci oppose l'auto-déception (self deception) à la réflexion de soi (self reflexivity), définissant cette dernière comme étant la capacité d'analyser ses motivations, désirs et intentions les plus intimes. Il s'agit donc de voir comment notre personnalité a pu donner une certaine teinte à l'objet de recherche, rejoignant de ce fait les commentaires de Devereux (1980) lorsqu'il avance que la personnalité du chercheur doit intéresser la science en ce qu'elle explique certaines sources d'erreurs systématiques au même sens que le font les instruments de mesure dans les sciences dites dures. Le commentaire est d'autant plus à propos que, selon Goleman (1985), l'auto-déception se veut la règle plutôt que l'exception en recherche. Il apparaîtrait de plus que ces biais tendent systématiquement à rehausser l'image personnelle du chercheur, exagèrent son impression de contrôle de la situation et lui permettent de voir l'avenir avec optimisme, ces commentaires étant d'ailleurs confirmés par une révision par Rosenthal de 345 recherches scientifiques (1978). Selon Fisher (1985), le risque est plus grand lorsque sont présentes trois conditions: a) lorsque le chercheur est déjà voué à une certaine compréhension de l'objet de recherche, b) lorsque certaines significations émergent du phénomène rendent cette compréhension incertaine et c) lorsque le chercheur vit avec anxiété cette incertitude. L'auto-déception apparaît alors comme une tentative pour gérer une anxiété et implique de refuser que cette anxiété soit informative. Comme nous l'avons cependant suggéré plus tôt, une analyse de premier niveau -au plus près des dires du sujet et informant le lecteur des premières suggestions et découvertes du chercheur- peut permettre de réduire de tels risques. Cependant, la question est encore plus importante au moment d'une analyse plus poussée et subjective de l'objet d'étude.

3.3 Un bref deuxième exemple des effets de la subjectivité du chercheur en recherche

Les résultats de recherche proposés par Neck et al. (1996) et les échanges subséquents entre les auteurs et Kahn (1996) démontrent bien les effets de la subjectivité en

recherche. Un autre exemple nous est apparu lors d'une recherche qualitative menée auprès d'adolescentes enceintes (Letendre et Doré, 1999). Au moment de l'écoute audio des entretiens menés par les interviewers et des discussions subséquentes en équipe, il est apparu que l'interviewer-chercheur avait alors tendance à s'identifier massivement à l'enfant à naître plutôt qu'à cette mère adolescente déprimée. Le repérage de cette identification massive au bébé au moment de l'analyse de l'entretien permit à l'interviewer-chercheur de dresser un portrait plus nuancé de cette mère qui, dans un premier temps, avait été jugée potentiellement incapable de bien mener sa grossesse et de s'occuper correctement de son nouveau-né. Cette constatation amena aussi l'équipe à être plus sensible à ce phénomène qui pouvait se manifester non seulement lors de l'analyse des verbatims mais aussi au moment de la passation de l'entretien.

4. Le tiers : une balise supplémentaire pour tendre vers la rigueur

Les critiques les plus sévères de la recherche qualitative oublient parfois que toute recherche naît et s'initie aussi, justement, par une décision humaine subjective sur ce qui doit être étudié; cette définition de la problématique propre à toute recherche est justement le point pivotant de la recherche. Si elle motive et guide la recherche, plus souvent à notre insu qu'autrement, elle demeure aussi présente dans l'analyse du sens. Aurons-nous, en définitive, trouvé ce que nous cherchions? Il importe donc, peut-être même encore plus à l'étape de l'analyse de second niveau qu'aux étapes précédentes, de vérifier les motivations du chercheur et les enjeux de la recherche. Pour quiconque postule la thèse de l'inconscient, il apparaîtra évident que cette étape ne peut qu'être facilitée par une démarche introspective de rencontre avec les manifestations de son propre inconscient. Cependant, cela ne saurait suffire, car accepter la notion d'inconscient, c'est évidemment reconnaître l'existence de points aveugles, autant chez le chercheur que chez le sujet. Il ne suffit donc pas de se questionner sur son ressenti pour comprendre tant notre implication dans la recherche que nos manifestations contre-transférentielles dans la rencontre avec le sujet, dans l'analyse du sens de l'expérience et dans la rédaction du rapport. Il importe aussi de permettre la mise en place d'une discussion avec un tiers, bien différente cependant d'une rencontre d'équipe. Cette rencontre se rapprocherait des études et discussions de cas avec un clinicien d'expérience dans un contexte de supervision et permettrait non seulement de décortiquer les propos du sujet mais aussi les réactions subjectives du chercheur en ce qu'elles peuvent, elles aussi, informer sur le sujet tout autant que sur le chercheur.

Plusieurs méthodologies qualitatives s'entendent sur les avantages de procéder aux analyses en équipe (Crawford, Jenkins, Murray-Prior, 1995; de Rivera, 1993) et de soumettre les résultats préliminaires d'une recherche à l'attention d'autres chercheurs (Samalin-Amboise, 1985; Karsenti et al., 2000; pour un résumé, voir Van der Maren,

1997). À ceci, plusieurs ajoutent la nécessité d'avoir un discutant (*debriefer*) tout au long du processus de recherche. Selon Lincoln et Guba (1985), le discutant aiderait le chercheur à différencier les différents rôles qu'il peut adopter dans sa recherche et face à son objet de recherche et représenterait ainsi une garantie supplémentaire pour assurer la validité des résultats (voir aussi Spall, 1998). Les échanges avec un discutant se définiraient alors comme étant un processus lors duquel le chercheur s'expose à un tiers n'ayant aucun intérêt direct pour ladite recherche (Lincon et Guba, 1985). Selon Spall (1998), il s'agirait de discussions intenses entre un discutant et un chercheur, discussions portant sur les résultats suggérés, la méthode et l'évolution de la recherche ainsi que sur les biais possibles du chercheur. Il est souvent recommandé de choisir un discutant en évitant les liens d'autorité et les personnes trop influentes. Il importerait aussi d'éviter de choisir un chercheur senior ou junior mais de plutôt préférer une personne en tous points « égale » au chercheur. Bien que nous soyons d'accord avec ces propositions, nous croyons utile d'aborder la question du tiers d'une façon quelque peu différente.

L'idée d'un tiers s'inscrit au sein d'une recherche comme la nécessité d'installer des balises ou bouées auxquelles le chercheur peut se référer dans son errance, car le propre d'un échange comme nous le proposons est de justement *faciliter l'association libre*, notamment chez le chercheur. Cette errance, facilitée par la présence d'un tiers en ce qu'il peut la favoriser mais aussi aider à la distinguer du délire, permettra de fil en aiguille *par associations libres*, d'explorer comment le chercheur se représente psychiquement et affectivement le sujet de son étude. Il ne s'agit pas d'une technique ou d'un instrument mais d'une seconde rencontre, d'une seconde co-construction, cette danse inlassable dont parle Laughlin (1995), avec une personne ayant entrepris une tranche d'analyse personnelle ou de travail introspectif et qui, comme tel, pourra écouter et entendre sans trop empêcher ni trop éveiller les défenses. Cette rencontre partagera alors forcément plusieurs similitudes avec une séance d'analyse lors de laquelle sont soulignés les biais (projection, contre-transfert, etc.) mais aussi les *fantasmes* du chercheur. Ultiment, son rôle, en plus de favoriser une meilleure compréhension du sujet, sera donc de servir de garde-fou contre des interprétations subjectivistes. Ce tiers, en tant que pôle de référence et qu'interdit, permettra aussi au chercheur de se distinguer de son sujet de recherche et de ne plus s'y confondre autant, évitant de ce fait une relation symbiotique ou incestueuse qu'il aura néanmoins fallu, dans un premier temps, se permettre d'explorer.

Cette relation, tout en pouvant se dérouler en parallèle aux discussions de groupe, se distingue de la rencontre d'équipe en ce qu'elle se veut intime, intense et subjective et facilite l'association libre chez le chercheur. Elle peut ainsi devenir l'endroit où le chercheur se sent plus libre d'exprimer ses fantasmes et conceptions face à son objet de recherche. Il importe cependant de préciser qu'une telle relation, avec un seul tiers, ne saurait suffire pour assurer la validité des résultats car si le chercheur peut être biaisé lorsqu'il travaille seul, il peut aussi se retrouver en situation de « folie à deux » s'il ne

diversifie pas les échanges. Les rencontres d'équipe et le travail en groupe demeurent donc essentiels.

5. La passivité et l'activité : conclusion

Dans la majorité des recherches, notamment celles en quantitatif, le chercheur joue un rôle exclusivement actif : il élabore a priori son projet de recherche et le « micro-organise », il mène des entrevues et collecte des données, analyse ces données et les soumet à un traitement informatique ou systématique à l'aide de grilles puis rédige un article. Il n'est d'ailleurs pas rare de constater à quel point un chercheur peut narcissiquement investir son projet. Certes, cet investissement est nécessaire, tout comme l'investissement conséquent d'un rôle actif. En recherche qualitative d'inspiration psychanalytique, nous avons proposé que le chercheur gagne à rester ouvert à la surprise mais qu'il a aussi l'obligation et la responsabilité d'assurer la crédibilité de ses découvertes en instaurant des balises comme 1) avoir entrepris une cure analytique ou une thérapie personnelle, 2) assurer que la taille de l'échantillon soit suffisamment grande pour rendre compte d'une *expérience* et de sa *diversité*, 3) analyser le sens de l'expérience et de la rencontre avec le sujet et ne pas se limiter à une analyse du contenu, 4) recourir à un tiers qui aide à distinguer ce qui appartient au chercheur et ce qui appartient au sujet dans le cadre de la co-construction et 5) pouvoir rendre compte des changements apportés à la méthodologie. Mais ceci ne semble pas suffisant pour pouvoir rendre compte du sens proposé par le sujet ou pour prétendre « élucider » sa réalité (empirique). En effet, le chercheur doit aussi accepter momentanément une certaine passivité « anti-narcissique indispensable pour se laisser pénétrer par le sujet » (Angelergues, 1994 :1535), c'est-à-dire être en mesure de fonctionner temporairement dans un registre passif et partager les représentations et l'intimité du sujet. Ce n'est qu'après cette étape que le travail de recherche peut redevenir actif et tendre vers une traduction des métaphores et symboles partagés. Cette notion de passivité versus activité introduit la question du temps en recherche, et indirectement celle d'un « après-coup ». Plusieurs chercheurs peuvent d'ailleurs témoigner d'un « après-coup », c'est-à-dire d'un moment après une première réflexion, une première ébauche de l'article ou même la publication de la recherche, d'un temps de « seconde réflexion » peut-être plus éclairée et critique que la première, comme si, à cette étape, il était subitement permis de voir la chose d'une autre façon, bien souvent plus près de la réalité. Le propre de cette dynamique, comme de la notion de tiers en général, est de permettre l'opposition systématique et dynamique de deux états : un premier de subjectivisme où sont permises associations libres, voire régressions momentanées, et un second d'élaboration, de subjectivité intégrée et de critique. Toute régression, association libre ou rencontre, bien que nous puissions tenter d'en faciliter l'exploration par la mise en place de balises comme le tiers, suscitera des résistances et défenses que l'anxiété réussira à maintenir, au-delà du désir de connaître, car, justement, il existe aussi en parallèle le désir de méconnaître. L'« après-coup » semble se produire

à un moment où nous nous permettons de voir un élément que nous avons voulu ignorer auparavant, bien souvent malgré nous. Ceci nous indique donc qu'il est aussi impératif de ne pas précipiter une recherche avant de se donner le temps de la connaître, comme, sur le divan, nous nous donnons le temps de connaître nos angoisses.

La recherche qualitative ne peut être réduite à une étape exploratoire d'un projet de recherche de plus grande envergure qui sera présenté comme étant «enfin» empirique. Elle constitue en soi un outil de découverte qui, convenablement utilisé, peut mener à des connaissances intéressantes et riches bien loin d'une obsessionalité théorique ou d'une confirmation d'hypothèses formellement préétablies. Elle permet donc une ouverture la plus sincère possible sur le sens que peut avoir une expérience pour un sujet et un groupe de sujets. Elle restera ainsi ouverte à la surprise et la découverte, ne prétendant pas, tout en s'en défendant, avoir réponse à tout. La recherche ne peut que véritablement trouver, pour reprendre l'expression de J. Angelergues (1994), qu'en ayant d'yeux que pour l'égarément. Et s'il est possible de s'opposer au sophisme soutenant que ce que l'on cherche est absent là où on le cherche, il n'en demeure pas moins indispensable de dire ce que l'on trouve sans l'avoir cherché (Lourau, 1994).

Notes

1. Le transfert, selon Laplanche et Pontalis (1967, p.492), serait « le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établie avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique ». Le contre-transfert serait « l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci » (p. 103). Comme l'essentiel du transfert et du contre-transfert se veut inconscient, il nous apparaît ici plus approprié d'utiliser le terme *manifestation transférentielle* et *contre-transférentielle* pour se référer aux dérivés conscients des réactions et réponses émotionnelles du chercheur et du sujet (voir Lepage et Letendre, 1998).
2. La préoccupation pour la question de la subjectivité en recherche comme étant une source de biais potentiel des résultats est au centre de plusieurs formulations la définissant comme menace à la validité. Selon Bruyn (1996, rapporté par Harry, 1996), Peshkin (1988) et Harry (1996), par contre, une « subjectivité informée » serait tout le contraire et deviendrait une source supplémentaire de validité.
3. Communication personnelle dans le cadre d'un séminaire sur la recherche qualitative organisé sous la direction du Pr Robert Letendre, Département de Psychologie, UQAM.

RÉFÉRENCES

- Angelergues, J. (1994). « Contre-transfert et création ». Revue Française de Psychanalyse, 5, pp. 1535-1538.
- Ben Slama, F. (1986). « Le contre-transfert dans la recherche : de la notion au paradigme ». Bulletin de Psychologie, 39, 16-18, pp. 791-796.
- Brillon, M. (1992). « Recherche clinique d'inspiration psychanalytique : essai méthodologique ». Recherches Qualitatives, 7, pp. 7-20.
- Caspar, F. (1995) Plan Analysis: Toward optimizing psychotherapy. Seattle: Hogrefe & Huber Publishers.
- Crawford, H.K., Jenkins, R.B., Murray-Prior, R.B. (1995). « Ensuring rigor from a single researcher study ». Document non-publié. Bunburry, Australie: Curtin University of Technology.
- De Rivera, J.L. (1993). « Creativity and psychosis in scientific research ». The American Journal of Psychoanalysis, 53, 1, pp. 77-84.
- Devereux, G. (1980). De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement. Paris: Flammarion.
- D'Unrug, M.C. (1974). Analyse de contenu et acte de parole: de l'énoncé à l'énonciation. Paris: Éditions Universitaires.
- Eisner, E.W. (1997). « The new frontier in qualitative research methodology ». Qualitative Inquiry, 3, 3, pp. 259-273.
- Freud, S. (1912, 1981). « La dynamique du transfert ». La technique psychanalytique, pp. 50-60, Paris : Presses Universitaires de France.
- Gilbert, S. (1998). « L'idéal de l'objectivité et objectivité idéale ». Recherches Qualitatives, 18, pp. 143-170.
- Goldberg, A. (1994). « Farewell to the objective analyst ». International Journal Psycho-Analysis, 75, 21, pp. 23-30.
- Godwin, J.L., Neck, C.P. (1996). « Researcher "projection" revisited: a response to Kahn ». Journal of Applied Behavioral Science, 32, 3, pp. 323-331.

- Goleman, D. (1985). Vital lies, simple truths : the psychology of self-deception. New York: Simon & Schuster.
- Green, A. (1995). La causalité psychique : entre nature et culture. Paris: Éditions Odile Jacob.
- Harry, B. (1996). « These families, those families : the impact of researcher identities on the researcher act ». Exceptional Children, 62, 4, pp. 292-300.
- Huber, G. (1988). L'énigme et le délire. Paris: Édition Osiris.
- Kahn, W.A. (1996). « Comment on "Understanding researcher "projection" in interpreting case study data: the South Canyon fire tragedy" ». Journal of Applied Behavioral Science, 32, 1, pp. 62-69.
- Kandel, L. (1972). « Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non-directif, et sur les études d'opinion ». Épistémologie Sociologique, 13, pp. 25-46.
- Karsenti, T., Demers, S. (2000). « L'étude de cas ». In T. Karsenti et L. Savoie-Zajc (éds.). Introduction à la recherche en éducation, pp. 225-247. Sherbrooke: Éditions du CRP.
- Laplanche, J., Pontalis, J.P. (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris: Presses Universitaires de France.
- Laughlin, M.J. (1995). « The narcissistic researcher: a personal view ». The Qualitative Report, 2, 2: <http://www.nova.edu/ssss/OR/OR2-2/laughlin.html>.
- Legrand, M. (1993). L'approche biographique. Paris: ÉPI.
- Legrand, M. (1982). La construction de l'espace analytique. Paris: Gallimard.
- Le Guen, C. (1989). « La psychanalyse : une science? ». La psychanalyse, une science?. Paris: Les Belles Lettres, pp. 7-43.
- Lepage, L., Letendre, R. (1998). « L'intervention de manifestations contre-transférentielles dans le déroulement de la recherche : réflexions sur une pratique et exemples ». Recherches Qualitatives, 18, pp. 51-76.
- Letendre, R. et Doré, P. (1999). L'expérience de la grossesse à l'adolescence. Université du Québec à Montréal, Département de psychologie. Québec, Canada. Rapport remis au Conseil québécois de la recherche sociale.*
- Lincoln, Y.S., Guba, E.G. (1985). Naturalistic inquiry. Beverly Hills, Ca.: Sage.

- Lourau, R. (1994). « Errements, errance, erreurs ». Recherches Qualitatives, 11, pp. 6-11.
- Neck, C.P., Godwin, J.L, Spencer, E.S. (1996). « Understanding researcher "projection" in interpreting case study data: the South Canyon fire tragedy ». Journal of Applied Behavioral Science, 32, 1, pp. 48-61.
- Paillé, P. (1994). « L'analyse par théorisation ancrée ». Cahiers de Recherche Sociologique, 23, pp. 147-181.
- Patton, M.Q. (1990) Qualitative evaluation and research methods. California: Sage Publications.
- Peraldi, F. (1978). « L'élangage de la folie ». Santé Mentale au Québec, 3, 1, pp. 1-17.
- Peraldi, F. (1978). « Les lieux de l'écoute : pour une clinique psychanalytique des psychoses ». Santé Mentale au Québec, 3, 2, pp. 1-25.
- Rennie, D.L. (2000). Anglo-American counselling and psychotherapy qualitative research. Conférence donnée dans le cadre du congrès de la Society for Psychotherapy Research, Chicago, 2000.
- Rennie, D.L (1994). Human science and counselling psychology: closing the gap between research and practice. Counselling Psychology Quarterly, 7, 235-250.
- Rosenthal, R. (1978). « Interpersonal expectancy effects : the first 345 studies ». The Behavioral and Brain Sciences, 3, pp. 377-415.
- Salner, M. (1999). Self-deception in qualitative research : validity issues. Conférence donnée dans le cadre du congrès de The Association for Qualitative Research, Melbourne, 6-10 juillet.
- Samalin-Amboise, C. (1985). « La prise de distance ou l'autre scène de l'implication ». Bulletin de Psychologie, 34, 377, pp. 809-815.
- Schlesinger, H.J. (1994). « How the analyst listens: the pre-stages of interpretation ». International Journal of Psychoanalysis, 75, 31, pp. 31-37.
- Schneider, K.J. (1999). « Multiple-case depth research ». Journal of Clinical Psychology, 55, 12, 1531-1540.
- Smyth, A., et Holian, R. (1999). The credibility of the researcher who does research in their own organization : the perils of participant observation. Conférence donnée dans le cadre du congrès de The Association for Qualitative Research, Melbourne, 6-10 juillet.

Spall, S. (1998). « Peer debriefing in qualitative research: emerging operational models ». *Qualitative Inquiry*, 4, 2, pp. 280-292.

Van der Maren, J.M. (1997). La recherche qualitative peut-elle être rigoureuse ?. *Recherches Qualitatives*, 17, 80-89.

Viderman, S. (1970). La construction de l'espace analytique. Paris: Éditions Denoël.

Widlöcher, D. (1996). Les nouvelles cartes de la psychanalyse. Paris: Éditions Odile Jacob.

Yin, R.K. (1994). Case study research: design and method. Californie: Sage.

Note de l'auteur

Ce travail a été rendu possible grâce à l'octroiement au premier auteur d'une bourse doctorale du Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (FCAR).

Toute correspondance concernant cet article doit être adressée à Martin Drapeau, C/O Carolyn Dovick (Direction de la recherche), ICFP-Hôpital Juif de Montréal, 4333 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, Canada, H3T 1E4, e-mail martin_drapeau@hotmail.com